

JÓKAI ET LE « DICTIONNAIRE DE L'AMOUR »

Plus un romancier jouit de la réputation de conteur délicieux et plein d'imagination, plus le critique est tenté de saisir au vol sa fantaisie, de soumettre à une analyse minutieuse la substance même de son inspiration, de deviner le secret de son ardeur et de son art. Les surnoms forgés par les critiques de Maurice JÓKAI, désireux de caractériser à peu de frais le grand romancier hongrois du XIX^e siècle : le « Dumas hongrois », le « Victor Hugo hongrois¹ », le « poète épique en prose » suffiraient pour nous convaincre qu'on a vu en lui un grand *imaginatif* romantique, professant et pratiquant le mépris de la réalité, et cela tant au point de vue de la fidélité de l'observation que de l'authenticité historique.

Cependant, cette conception banale des « grands imaginatifs » repose sur une association d'idées erronée, sur une observation superficielle. En réalité, ceux qui inventent avec hardiesse, sont ceux qui ont le plus besoin de ne jamais manquer de la « matière » nécessaire à leurs fictions ; ceux qui imaginent des péripéties invraisemblables doivent, pour être crus sur parole, se munir du plus grand nombre possible de pièces justificatives. Les appareils aériens doivent être plus solides que les chariots qui se meuvent paisiblement dans l'ornière de la route nationale.

Ajoutons à ces considérations d'ordre général la fécondité extraordinaire de Maurice JÓKAI, et nous ne nous étonnons plus de le voir perpétuellement en quête de « sujets », à l'affût d'articles de journaux, d'ouvrages historiques, géographiques ou ethnographiques curieux et susceptibles

1. Cf. notre étude sur *Jókai et la France* dans la *Revue de Littérature comparée*, 1926.

de servir de tremplins à son imagination. Nous espérons avoir bientôt l'occasion de faire parler ses *carnets* si justement célèbres, où ses lectures, les lourds volumes du « Tour du Monde », les mémoires des personnages les plus divers, et les recueils d'anecdotes et de plaisanteries ont été dépouillés avec un soin délicat et tendre...

Les *Ana* et les mémoires : voilà les produits *mi-ouvrés* chers au romancier. Et Jókai se trouvait, à leur égard, dans une situation particulièrement favorable. Sa femme, RÓZA LABORFALVY, la grande actrice tragique raffolait de mémoires ¹. Chaque semaine, elle faisait venir les plus récents, — surtout des mémoires français, étant donné la culture intellectuelle éminemment française de la famille et de l'époque. Les mémoires et les périodiques venaient inonder littéralement et régulièrement, — comme le Nil — la table et la bibliothèque des Jókai, jusqu'à rendre nécessaire, de temps à autre, la vente à vil prix d'un certain nombre de livres, ce qui permettait à l'auteur d'en placer de nouveaux, non encore exploités, dans les casiers évacués. Son roman une fois achevé, Jókai devait se défaire des os dont il avait sucé la moelle.

Et pourtant, il aurait tenu à les conserver et il n'eût jamais garde de les renier. Comme A. Dumas père, Jókai avait, étalait, faisait valoir ses sources *historiques* avec une gracieuse coquetterie. Sûr de son talent de transformer, d'approfondir et d'embellir ses données, il était enchanté de faire mesurer aux profanes la prodigieuse distance qui séparerait son chef-d'œuvre de l'embryon d'autrefois. Et puis, il était trop conteur, trop jongleur, trop artiste amoureux de l'exhibition, pour ne pas goûter le charme de la pseudo-authenticité qui, au lieu de rendre l'aventure plus réelle et moins poétique, l'entoure de ce mysticisme historique grâce auquel la fiction est presque de la légende ; la légende, voisine de l'histoire ; et l'histoire, sœur jumelle de la réalité vécue...

C'est ainsi que Jókai, dans la série de contes intitulée *Rendkívüli nők (Femmes extraordinaires)* ², mentionne une de

1. Je tiens ces renseignements de la fille et de la petite-fille du romancier, M^{me} et M^{lle} Feszty, à qui je désire exprimer ici mes sentiments de profonde reconnaissance.

2. Dans le volume *Megtörtént regék (Contes vrais)* , t. LXI de l'édition nationale ; pp. 223 n. et 231.

ses sources, sans pourtant faire soupçonner l'influence exceptionnelle qu'elle a exercée sur son œuvre. Le titre en serait, selon lui : *Anecdotes historiques. A Troyes 1788*. Après de longues recherches infructueuses, un hasard providentiel a mis entre nos mains la deuxième édition de l'ouvrage en question dont voici le titre exact :

DICTIONNAIRE
CONTENANT
LES ANECDOTES HISTORIQUES
DE L'AMOUR.
*Depuis le commencement du Monde
jusqu'à ce jour.*
SECONDE ÉDITION

Revue, corrigée et augmentée par l'Auteur.

Amour, amour, quand tu nous tiens,
On peut bien dire : adieu prudence.
LA FONTAINE.

Tomes I-V.

A TROYES,

Chez Gobelet, Imprimeur-Libraire, près
l'Hôtel de-Ville, N° 206.

1811.

A en croire la *Préface*, qui s'autorise d'une citation de Rousseau, l'auteur du Dictionnaire¹ s'est proposé de « rendre parlant » le tableau des effets et de l'empire de l'amour envisagé comme passion. Il veut « montrer, par des faits consacrés dans l'histoire, la force de l'amour, ses caprices, ses fureurs, ses emportements, les crimes dont il a été la cause, les révolutions qu'il a opérées dans les familles, dans les empires ; ces scènes tragiques, comiques, ridicules et bizarres qu'il a produites dans tous les temps, dans tous les lieux, chez toutes les nations »... L'auteur se plaint de la défectuosité de la première édition parue en 1788, et il répond aux reproches du *Mercure de France* concernant la monotonie de son style et la place accordée aux événements ayant eu lieu hors de France et à une époque plus reculée².

1. Jean Mouchet, vice-président du Tribunal de Troyes.

2. La « seconde édition » contient plus de 600 articles qui ne se trouvent pas dans l'édition de 1788. Celle-ci porte le titre : *Dictionnaire portatif, contenant les anecdotes historiques de l'amour*. Mais elle a été publiée à Paris, chez Buisson.

Heureusement, notre auteur a tenu bon contre l'autorité du « Mercure » et il n'a pas borné ses recherches aux anecdotes « récentes et de la France ». C'est à sa fermeté que nous devons ce tableau, d'une touche si large et si variée, qu'est le *Dictionnaire de l'Amour*, en même temps qu'une série de contes souvent délicieux de Jókai qui a goûté plus qu'aucun autre l'ouvrage savant et naïf à la fois de l'auteur troyen. Savant, le Dictionnaire l'est devenu grâce au principe de fidélité historique dont il s'écarte rarement. L'auteur a sacrifié la variété de son style à l'avantage indéniable qui consiste à citer textuellement les « histoires générales et particulières » dont il a eu connaissance. Une pierre de touche sans pareille de cette fidélité historique nous est fournie par les articles ayant un sujet hongrois, et qui ne sont entachés que d'un nombre relativement faible d'erreurs ¹.

1. Liste des articles du Dictionnaire, ayant un intérêt pour la Hongrie :

<i>Tome I.</i>		Pages.
ABAFFI (v. plus loin).		1-2
ANDRÉ II, roi de Hongrie (tragédie de <i>Bancbanus</i> , XIII ^e siècle).		151-154
ATTILA.		259-262
BOLESLAS II, roi de Pologne (excommunié, il se retire à la cour de Ladislas, roi de Hongrie, XI ^e siècle).		409-410
BONNEVAL (le prince Eugène, XVII ^e siècle).		412-417
<i>Tome II.</i>		
CASIMIR IV, roi de Pologne (Georges Ragotsky, prince de Transylvanie).		17-18
DOBOZI, capitaine hongrois (sa femme le prie de la tuer pour la sauver des Turcs, XVI ^e siècle).		319-320
FRÉDÉRIC, comte de Cylley (XV ^e siècle).		521-522
<i>Tome III.</i>		
HENRI IV, roi de France (le prince de Joinville en Hongrie).		243
JAGELLON, roi de Pologne (mari de Hedwige, fille de Louis de Hongrie, XV ^e siècle).		344-346
JEANNE I ^{re} , reine de Naples (fait assassiner son mari, Andréasse de Hongrie, XIV ^e siècle).		370-375
LADISLAS, « roi de Naples et de Hongrie » (XV ^e siècle).		437-438
LADISLAS V, roi de Hongrie (« fils d'Albert II d'Autriche », XV ^e siècle).		438-439
LADISLAS VI (= Uladislas II), roi de Hongrie (mari d'Anne de Candale, XVI ^e siècle).		439-441
LÉOPOLD I ^{er} (Tékéli).		493-494
<i>Tome IV.</i>		
MARIE, reine de Hongrie (sœur de Charles-Quint, XVI ^e siècle).		148-149
MÉNARD (Manard), Jean, (médecin d'Uladislas, roi de Hongrie, puis professeur à Ferrare, mort en 1536).		229-230
MONTGLAS, président de la Chambre des Comptes de Montpellier (le comte d' <i>Esterhasi</i> , « Colonel de hussards », épris de M ^{me} de Montglas).		305

Jókai a pu avoir connaissance de ce Dictionnaire dès 1851, date de la composition d'une nouvelle historique intitulée *Une couronne pour l'amour* (« Koronát szerelemért »), puisée, selon toute probabilité, dans le premier article du Dictionnaire. La coïncidence devient d'autant plus significative que le romancier hongrois paraît avoir emprunté à un ouvrage français une anecdote relative à l'histoire de Hongrie. Selon l'article ABAFFI, Michel II, prince de Transylvanie, a dû renoncer à la principauté à cause de son mariage avec Catherine de Bethlen, désapprouvé par l'empereur : « Une femme, ou plutôt l'amour, vint alors enlever à Abaffi sa principauté. Il épousa, contre la volonté de l'Empereur, Catherine, fille de Georges Bethlen, Comte de Transylvanie. Vraisemblablement l'Empereur se servit de ce prétexte pour s'emparer d'une principauté qu'il ambitionnait ¹ ».

L'article consacré à CARIN ², empereur romain, contient en germe un petit roman de Jókai sur *Carinus* (1853), ses débauches et son châtement. Il fut assassiné « par un des officiers de son armée dont il avait débauché la femme ». — et cela au moment même où il venait d'obtenir la victoire ³.

Cependant les premières traces indiscutables de l'influence « troyenne » datent de 1858 ⁴. Le *Décameron* (« Dekameron ») de Jókai contient plusieurs nouvelles extraites indubitablement, du *Dictionnaire de l'Amour*. Telles sont surtout : la nouvelle n° 36 (« Arria »), ayant pour héroïne la femme de Poetus qui montre à son mari hésitant le chemin du suicide glorieux ⁵ ; la nouvelle n° 38 (« Abu József ») qui

Tome V.

RAGOTSKI, prince de Transylvanie (Lehman).	96-98
SELNITZ (v. plus haut).	262-267
SIGISMOND, roi de Hongrie (sa femme. Barbe de Cilei).	287-290
VESSELINI (son amour pour Marie Sescki [= Szécsi] et la prise de Muran, xvii ^e siècle).	406-409
Une partie de ces données a été relevée pour la première fois par M. Máté Kovács, étudiant en lettres, membre de l'Institut français de l'Université de Debrecen.	

1. La première partie de l'article traite des guerres d'Emeric Tekeli.
2. T. I, pp. 564-566.
3. Jókai idéalise, sur tous les points, la donnée de cet article. — L'assassin, Manlius Sinister, venge sur le tyran sa fiancée qui s'est tuée pour se soustraire au déshonneur.
4. C'est l'année de la publication du *Décameron*. Néanmoins, plusieurs des nouvelles comprises dans ce recueil doivent remonter à une époque antérieure.
5. Voy. l'article POETUS, t. V, pp. 45-47.

raconte l'histoire d'ABOU-JOSEPH¹, fameux docteur musulman, gagnant cinquante mille écus d'or par ses conseils juridiques qui amènent une belle esclave entre les bras du calife Haroun-al-Raschid ; et le n° 39, la plus caractéristique de toutes, ayant pour sujet l'amour de BENSERADE² pour M^{lle} de la Vallière (« Benzeráde szerelme »)³. L'histoire littéraire tient compte d'un ballet composé par l'auteur du *Job* pour le Roi et pour La Vallière. Néanmoins, rien ne laisse soupçonner sous les dehors froids et guindés de ce précieux tant soit peu ridicule la passion romantique « d'une ardeur orientale » que lui attribue Jókai, ni l'aventure tragi-comique dont il aurait été le héros et la victime, à l'en croire le Dictionnaire en question :

« Au commencement de l'inclination de *Louis XIV* pour Mademoiselle de la Vallière, cette jeune personne qui aimait de bonne foi, et qui désirait vivement s'attacher le cœur de son royal amant, eut recours à la muse de *Benserade*. Pour répondre à quelques-unes de ses lettres, elle le pria un jour de passer chez elle, sans le prévenir de son dessein. *Benserade* était aimable et avantageux. Il va chez Mademoiselle de la Vallière, comme à un rendez-vous : pénétré de son bonheur, il se jette en entrant aux genoux de sa déesse ; son bonheur est si grand, qu'il a peine à le croire. Hé non, ce n'est pas cela, lui dit la demoiselle, en le relevant et en riant beaucoup, il s'agit d'une réponse à faire, et elle lui montra une lettre du Roi qu'elle venait de recevoir. »

Tandis que l'histoire d'Apaffi et celle de Carin étaient accessibles, en plus d'une version, au romancier hongrois versé dans l'histoire anecdotique de son pays et dans celle de l'Antiquité, Abou-Joseph et Benserade témoignent, par leur seule présence dans l'œuvre de Jókai, d'une influence directe et évidente du Dictionnaire sur le jeune romancier. Une autre preuve de cette influence nous est fournie par le fait que quatre articles sur les cinq dont nous venons de parler, se trouvent dans le premier volume du Dictionnaire⁴ qui paraît avoir été exploité systématiquement par l'auteur en quête de sujets nouveaux. Quelle trouvaille, en effet, que ce musée historique des passions, pour tout auteur qui s'est

1. *Dict.*, t. I, pp. 36-38.

2. *Dict.*, t. I, p. 367.

3. Parue dans *Vasárnapi Ujság*, en 1860 ; elle fait partie du *Décameron* actuel.

4. D'autre part, les nouvelles empruntées au Dictionnaire se coudoient dans le premier volume du *Décameron* où elles occupent des numéros voisins ou peu s'en faut.

mis dans la tête de remplir les tiroirs d'un Heptaméron ou d'un Décaméron ! Surtout pour un auteur qui « prend des notes » et qui fait des extraits suivis de journaux et de mémoires. Enfin — et voici la preuve la plus concluante — les détails caractéristiques, essentiels se trouvent être identiques dans la version du Dictionnaire et dans celle, plus développée, plus riche et plus poétique du grand romancier idéaliste.

Et les premiers emprunts faits au Dictionnaire de l'Amour frayeront la voie à des relations sûres et durables. Jókai ne cessera d'avoir recours à cet étrange registre d'embrassements et d'incendies lointains et fatals qui l'attire et qui l'inspire ¹. En 1863, c'est le tour de *Miranda* ², l'incomparable épouse du capitaine Hurtado, convoitée par un cacique indien qui finit par lier au poteau du supplice ce couple exemplaire : celui de *la Mule du Calife* (« A kalifa papucsá ») ³, nouvelle tirée de l'article ABDÉRAME, selon lequel le souverain de Safie ⁴, au Maroc, est tué par l'amant de sa fille qui évite ainsi d'être assassiné par son futur beau-père ⁵, — et celui du *Fer de l'épée et l'éclair* (« A kardvas és a villám ») ⁶, roman puisé dans l'article BAJAZET I^{er} ⁷.

L'année 1864 est la date de la composition d'un récit dramatique dont le héros, *Juida* ⁸ ne trahit pas le nom de la femme de roi qu'il avait séduite et qui s'empresse d'attiser, elle aussi, le feu de son bûcher. Le long article consacré, dans notre Dictionnaire, aux luttes et aux intrigues précédant et préparant l'avènement de Catherine II, autant qu'aux amours de l'impératrice ⁹ a fourni à Jókai le sujet d'un roman intitulé *la Souveraine* (« Az úrnő »), et celui d'une anecdote historique portant le titre énigmatique de *Un baiser, un mot* (« Egy csók, egy szó ») ¹⁰.

L'année 1865 a vu transplanter dans le sol hongrois des traditions de FRÉDÉGONDE (« Fredegonda ») et de LUCRÈCE

1. Parfois, à court d'inspiration, il se contente de faire deux ou trois extraits sans choix, dans l'ordre alphabétique des articles.

2. Publiée dans *Vasárnapi Ujság*. — Même titre dans le *Dict.*, (t. IV, pp. 265-270).

3. Dans *Vasárnapi Ujság*.

4. « Szaffi ».

5. *Dict.*, t. I, pp. 28-29.

6. Publié dans *Részvét Könyve*.

7. *Dict.*, t. I, pp. 291-292.

8. Paru dans *Ústökös*. — Voy. sous ce titre, *Dict.*, t. III, pp. 405-407.

9. PIERRE III (t. V, pp. 1-25 et 30-31).

10. *Hon.*, 1864, resp. « Ústökös », 1864.

(« Lucrétia ») ¹. La fréquence des emprunts s'explique par le besoin de ramasser des matières pour un recueil de nouvelles *anecdotiques*, caractérisé par son titre qui invite à l'énumération : *Comment sont les femmes ? Comment sont les hommes ?*

En 1868, Jókai a raconté la touchante histoire de la pupille du prince de Radziwil, Anne Tarrakanoff, qu'un jeune espion d'une beauté classique réussit à ramener en Russie et à livrer à la police des Tzars. Elle apprend donc à ses propres dépens la vérité de cette devise de son protecteur, qui a fourni le titre de ce petit roman : *Gare à la beauté !* (« Kerüld a szépet ! » ²) La beauté fatale, diabolique ne cessait d'attirer les poètes romantiques par la puissante antithèse qu'elle impliquait...



Pour *les Fous de l'Amour* (« A szerelem bolondjai », 1868), le mélange *diabolique* de frénésie romantique et de lucidité réaliste, qui nous rappelle impérieusement la « manière » de Barbey d'Aurevilly, a besoin d'une espèce d'*ouverture* lyrique préparant le lecteur bienveillant à cet orage de passions forcenées que l'auteur se propose de déchaîner sur sa tête. Cette ouverture, destinée à accoutumer l'âme du lecteur à une certaine gamme sentimentale et, surtout, à une intensité exceptionnelle, procède par une gradation dynamique allant des petits drames concentrés en anecdotes de l'Introduction, par les récits plus développés du « concours » de récits, au roman lui-même, sombre, amer et fatal.

Or, les anecdotes du « premier degré » proviennent à peu près toutes ³, de notre Dictionnaire. Pour faire taire les sceptiques et pour contenter les curieux, l'auteur puise à

1. Les deux nouvelles ont vu le jour dans *Köszoru*. — Dans le *Dict.*, CMLÉRIC I^{er} (t. II) et LUCRÈCE (t. IV).

2. *Milyenek a nõk ? Milyenek a férfiak ?* T. XXV de l'éd. nationale. — L'énumération est un procédé cher à ce frère spirituel de V. Hago ; l'énumération d'anecdotes passionnelles atteindra son apogée quelques années plus tard, dans l'introduction des *Fous de l'Amour*. Voy. plus loin.

3. Dans le recueil intitulé *Vers l'aube* (« Virradóra »). Cf. PIERRE III (*Dict.*, t. V, p. 2). C'est donc le troisième récit puisé dans le même article du Dictionnaire.

4. Nous ignorons l'origine de deux chaînons de cette série impressionnante de « folies » historiques : celles des saturnales de Hispala Sescennia, et celle de la mésalliance d'un prince anglais avec une bergère (p. 4). (Ce qui n'exclut point que ses anecdotes soient comprises dans le Dictionnaire.)

pleines mains dans son trésor particulier. Et quoiqu'il finisse par insister sur la « réalité » pour ainsi dire quotidienne des funestes folies qu'il place dans sa maison d'aliénés¹, il ne saurait s'empêcher de faire briller à nos yeux ce qu'il a « omis » de nous raconter...

« Je pourrais parler », dit-il, « de la folie des *saisons renversées*, d'une confrérie du xvi^e siècle ayant établi pour règle que les vrais amants devaient s'habiller chaudement en été, et légèrement en hiver : boire de l'eau tiède et manger des choses crues. » Jókai fait allusion à l'ordre des *Galois et Galoises*, répandu en Poitou au xiv^e siècle et décrit par l'auteur du Dictionnaire dans un article intitulé *Pénitents d'Amour* (t. IV, pp. 468-469) :

« Parmi les plaisantes révolutions morales ou physiques opérées par l'amour, on peut placer celle de la confrérie (*sic !*) des *Pénitents d'amour*, et à laquelle on a donné aussi le nom de *Ligue des amans*. L'objet de cette société était de prouver l'excès de son amour par une opiniâtreté invincible à braver les rigueurs des saisons. Les ... initiés ... devaient, suivant leurs instituts, se couvrir très-légèrement dans les plus grands froids. très-chaudement dans les plus grandes chaleurs. L'été ils allumaient de grands feux auxquels ils se chauffaient ; l'hiver, leurs cheminées n'étaient garnies que de feuillages ou autres verdure... »

« Je pourrais parler, continue l'auteur des *Fous de l'Amour*, du *Rocher des Amants* maures fuyant le fouet paternel jusqu'au sommet de la montagne et se précipitant dans l'abîme pour ne pas tomber entre les mains de leurs persécuteurs. Le *Rocher des Amants* conservait longtemps ce nom, et les amants malheureux des environs y affluèrent pour chercher la mort sur cette pierre. Reste à savoir qui furent les fous les plus accomplis, de ceux qui en avaient montré l'exemple, ou de ceux qui le suivirent... »

On peut lire la légende locale de la « Pena de los enamorados » sous le titre *AMANS*, au premier volume du Dictionnaire (pp. 130-134). Elle ne cesse de hanter l'imagination de

1. Il sera instructif de mettre en parallèle la fin de cette introduction avec un passage justement célèbre de l'auteur des *Diaboliques* (dans *Une Vengeance de femme*, éd. Lemerre, pp. 405-410). Voici le texte de Jókai : « Je raconte des histoires de chaque jour, qui auraient pu avoir lieu n'importe quand et n'importe où ; des événements arrivés tout près de nous, sous nos yeux, et que nous n'apercevons même pas tant qu'on ne nous les raconte. Alors, seulement, nous convenons de les connaître... Je raconte des histoires quotidiennes, dont les protagonistes ont la réputation d'hommes honnêtes, intelligents, célèbres même, et qui ont réussi, peut-être, à dissimuler pendant toute leur vie d'avoir mérité les premiers prix au concours des *Fous de l'Amour*... »

notre auteur qui y revient, comme on va le constater, dans la série des *Femmes extraordinaires*.

« Je pourrais invoquer le témoignage de l'ethnographie et partir, avec le lecteur, de l'indifférence bizarre à l'amour qui oblige l'Esquimau à étendre la notion de l'hospitalité jusqu'au partage des privilèges conjugaux, — vers les excès opposés où le Korial jaloux ne permet pas à sa femme de se laver, de peur que les autres hommes ne devinent la beauté de ses traits... Une station intermédiaire de ce voyage nous ferait faire la connaissance des Alibamons, tribu dont les femmes sont excessivement jalouses et vindicatives, de sorte que, si un mari trompe sa femme, il aura affaire à toutes les femmes de la tribu, qui se réuniront pour administrer à l'infidèle une bastonnade collective. »

Il va sans dire que l'ethnographe-voyageur de l'amour marche sur les traces de l'auteur du Dictionnaire. Les Esquimaux et les Koriais de Jókai descendent également des KORIAQUES du *Dictionnaire de l'Amour* (t. III. pp. 426-427). Les *Koriaques à rennes*¹, jaloux de leurs femmes, désirent « qu'elles soient mal-propres ; jamais elles ne se lavent, jamais elles ne peignent leurs cheveux » ... « Cet usage est d'autant plus étonnant que les *Koriaques fixes* ont des mœurs tout à fait opposées. Chez eux c'est une politesse d'offrir sa femme ou sa fille à un étranger, et une injure de refuser cette offre². » Quant à la touchante solidarité des femmes jalouses de leurs maris, Jókai l'a inventée en modifiant cette donnée de l'article sur les ALIBAMONS, sauvages « établis près de la Louisiane » : « Lorsqu'il arrive qu'une femme débauche le mari d'une autre, les femmes s'assemblent entre elles avec des bâtons longs comme le bras et vont trouver la coupable, qu'elles battent sans miséricorde, ce qui fait beaucoup rire les jeunes gens ; à la fin, s'ils n'arrachaient les bâtons des mains de ces furieuses, elles tueraient la malheureuse coupable. »

La mort d'Aræus, roi de Bithynie, tué par Sémiramis qui l'aime et qui conserve les cendres de son bien-aimé dans un admirable mausolée de marbre blanc, est relatée sous la rubrique SÉMIRAMIS, au tome V du Dictionnaire (pp. 267-269³). Une autre reine qui ne put se séparer du cercueil et du cadavre de son mari, portait, d'ores et déjà,

1. C'est-à-dire : Koriaques nomades.

2. Cf. la dernière scène du rêve d'Adam dans *la Tragédie de l'Homme*, de MADÁCH.

3. Les quatre derniers alinéas. Le héros y est roi d'Arménie ; il s'appelle *Aræus le Beau*.

le surnom de « folle ». Comme Sémiramis, JEANNE LA FOLLE¹, fille de Ferdinand le Catholique et d'Isabelle, se cramponnait à un mort qui, de son vivant, ne l'avait guère payée de retour.

Le règne de vingt-quatre heures de la belle sultane Nourgéhan² qui l'emploie à faire battre une grande quantité de roupies destinées à perpétuer le souvenir de son amour pour Jéhanguir, a été raconté par l'auteur du Dictionnaire sous le titre JÉHANGUIR³. Jókai ajoute à cette donnée la remarque que la belle Nourgéhan « fit distribuer cet argent parmi les pauvres du pays »...

Cette anecdote, à laquelle Jókai prend évidemment beaucoup de plaisir, menace de faire craquer le cadre trop étroit des « motifs » de l'Introduction. Les deux dernières anecdotes y rentrent plus docilement. La dernière a pour héros le « roi Jean » qui, non content d'aimer à la manière des mortels et voulant rendre ses nerfs capables d'aimer « comme les fées », se faisait envelopper tous les soirs en des tapis imbibés d'esprit de vin. Un soir, le valet de chambre qui l'avait cousu dans le drap, au lieu de couper le fil, eut l'imprudence d'approcher une bougie allumée, la flamme se communiqua au drap, et « n'ayant rien d'une salamandre, le roi Jean se brûla comme un fou⁴. » Cet accident tragique est raconté par l'auteur de notre Dictionnaire dans l'article JEAN V⁵ (Jean le Conquérant, duc de Bretagne) ; mais Jókai est dans l'erreur en attribuant cette cure fatale au héros de l'article. C'est *Charles le Mauvais*, roi de Navarre, qui reçoit par ce moyen le châtement mérité par ses débauches et de ses intrigues.

Remarquez que les articles servant de sources aux dernières anecdotes se trouvent tous dans le même volume du Dictionnaire, assez près les uns des autres : JEAN, JEANNE, JÉHANGUIR... Cela prouve que Jókai a cueilli ces anecdotes au hasard, comme on cueille des fleurs à mesure qu'on pénètre dans un pré. Chaque fois qu'il avait besoin de matériaux pour ses développements « illustrés », il n'avait qu'à glaner dans cette floraison dont tous les pétales lui étaient également chers.

1. Voy. l'article JEANNE du *Dictionnaire* (t. III, pp. 379-381).

2. Ou Nourmahal.

3. *Graphie hongroise* : « Dzsehangir » et « Nurgehán ».

4. Jókai, *Szerellem bolondjai*, p. 4.

5. *Dictionnaire*, t. III, pp. 557-561.

*
*
*

Un autre bouquet, dont nous avons déjà parlé, groupe des fleurs épanouies, fières de leur origine. Le titre *Femmes extraordinaires* (« Rendkívüli nők ») trahit l'intention de l'auteur : il veut cueillir des fleurs exotiques, exceptionnelles. De plus il touche un mot de l'endroit où elles poussent, c'est qu'il est à peu près sûr qu'on n'en découvrira pas le chemin. Les nouvelles comprises dans ce recueil datent de 1876 et de 1878¹ ; chacune d'elles est intitulée d'après un nom de femme « célèbre ». Jókai s'y appuie ouvertement sur les *Anecdotes historiques* qu'il cite à plusieurs reprises, et il se contente de développer et de colorer quelques-uns des articles exploités. Essayons d'établir l'identité de chacun des contes compris dans la série des « Femmes extraordinaires » :

I. *Őrült Johanna (Jeanne la Folle)* reprend, pour le développer, un des thèmes de l'Introduction des *Fous de l'Amour*, emprunté à l'article JEANNE du Dictionnaire (t. III, pp. 379-381).

II. *Xara* met en scène la passion fougueuse d'AMURATH I^{er} (Dict., t. I, pp. 145-146) pour la fille du despote de Serbie, qui doit finir par épouser celui qui immolerait tout à son amour.

III. *Zatime* nous a déjà été raconté dans le prologue des *Fous de l'Amour*. C'est une nouvelle version plus complète, de la légende du Rocher des AMANS (Dict., t. I, pp. 150-154). Jókai suit de près son modèle et, plus spécialement, la ballade citée en note dont il rapporte une strophe dans l'original² et en traduction hongroise :

« Le Sarrasin l'avoit traité	« A mór nagylelkü ellen,
En vainqueur magnanime ;	A ki őt legyőzte :
Il luy rendoyt en vain sa liberté :	Kárbavész a kegyelem :
Las le captif, dans les fers de Zatime	Zatime s a szerelem
Semble arrêté. »	Ujra lánczra fűzte. »

IV. *Harmozáné* est un nom donné à la femme païenne d'ANILÉUS (Dict., t. I, pp. 181-182), chef d'une colonie juive près l'Euphrate. Après avoir tué le mari d'Harmosane, Aniléus épouse l'objet de son amour. « Ce mariage, remarque notre Dictionnaire, « était contre la loi Judaïque, parce que la femme était idolâtre, et ne voulait pas renoncer au culte des faux dieux. Les principaux d'entre les Juifs en firent des plaintes vives et réitérées... Il était à

1. *Őrült Johanna, Zatime, Harmosane, Artemisia*, furent publiées dans *Életképek*, en 1876 ; *Agatha, Xara, Zatime*, etc., dans *Igazmondó*, année 1878.

2. Jókai y emploie l'orthographe primitive de la première édition (1788). La « seconde édition » (1812) nous offre une orthographe à peu près moderne.

craindre qu'*Asinéus* (frère d'*Aniléus*) ... ne profitât de la circonstance pour se défaire de son frère, et jouir seul de l'autorité. La femme d'*Aniléus*, pour éviter ce malheur, fit empoisonner son beau-frère. *Aniléus*, se trouvant alors seul, voulut attaquer *Mithridate* ; mais... il fut défait et tué par les Juifs de Babylone». Dans la nouvelle de *Jókai*, *Harmosane* empoisonne *Asinéus*, de crainte que cet homme prudent ne se déclare contre la guerre. Après la défaite d'*Aniléus*, les Juifs lapident la veuve de leur chef. Ainsi, dit *Jókai*, « les Juifs ont perdu un pays à cause de la belle *Harmosane* ; mais ils ont observé la Loi ».

V. *Artemisia* se fonde sur l'article ARTÉMISE II du *Dictionnaire de l'Amour* (t. I, pp. 236-238). L'héroïne de la bataille de Salamine ne réussit pas à faire la conquête de *Dardanus* qu'elle aimait. « Sa fierté outragée s'en vengea en crevant les yeux de son amant ; mais cette vengeance n'éteignit pas le feu dont brûlait cette Princesse : sa passion se changeant en fureur, elle se précipita du haut du rocher de *Leucade*. »

VI. *Agatha* raconte le martyre de sainte AGATHE, d'après l'article correspondant du *Dictionnaire* (t. I, p. 71).

Il est important de noter que les articles AMURATH, AMANS, ANILÉUS, ARTÉMISE et AGATHE se lisent tous dans le premier volume du *Dictionnaire de l'Amour*. Le romancier hongrois ne perdait pas son temps à faire un choix parmi les articles du *Dictionnaire* : il les prenait dans l'ordre alphabétique.

D'autre part, ostensiblement empruntées au *Dictionnaire de l'Amour*, ces nouvelles nous permettent de mesurer et d'apprécier en *Jókai* l'art du conteur, l'imagination du voyant, la maîtrise de l'écrivain à qui un rien suffit pour créer un monde, une donnée morte et séchée, pour en faire jaillir la vie la plus fiévreuse. Je ne connais guère de démonstration plus nette de la formation des récits et légendes populaires que cette transformation par le poète des données anecdotiques : il comble les lacunes, il individualise les événements collectifs et il relie en les motivant les épisodes isolés et comme inertes.

Quelques années avant la série des *Femmes extraordinaires*, l'*Igazmondó* a érigé en exemple l'héroïsme de la belle *Zafireh*. *Aruch Barberousse*, le fameux corsaire, ayant tué *Sélim Eutémy*, le mari de *Zafireh*, la princesse arabe s'empoisonne pour échapper au bras de l'assassin. *Zafireh* s'appelle *Zaphirah* dans l'article BARBEROUSSE du *Dictionnaire de*

l'Amour (t. I, pp. 300-304). Notons que cette nouvelle a été reproduite dans le même volume ¹ que les *Femmes extraordinaires*.

La dynastie des Barberousse occupera une fois de plus le romancier romantique. La nouvelle intitulée *Pourquoi m'as-tu vu ?* ² (« Miért láttál ? ») raconte, d'après l'article Julie de GONZAGUE (t. III, pp. 53-54), la suite de cette comtesse, avertie par un gentilhomme du projet du corsaire Barberousse de venir l'enlever dans la ville de Fondi. Elle « se sauva en chemise sur un cheval », accompagnée du gentilhomme qui l'avait avertie. « On ajoute que, pour récompense, elle le fit poignarder peu après », de dépit d'avoir été vue en chemise par un homme.

Glissons sur l'histoire de MAHADI, fils d'Almansor ³, afin d'arriver à *Un cheveu de femme* (« Egy asszonyi hajszál », 1878) qui, d'une part, représente dans l'œuvre de notre auteur la grande chronique anecdotique à la Dumas père, et, d'autre part, s'occupe d'une époque de l'histoire franco-polonaise dont on chercherait en vain ailleurs une analyse aussi large et aussi minutieuse.

Ce n'est pas ici le lieu de soumettre à un examen approfondi ce curieux tableau d'histoire brossé de main de maître avec un pinceau trop mince et trop fin pour la largeur de la toile. Marie-Louise de Gonzague, petite-fille de Henriette de Clèves, duchesse de Nevers, pleure Cinq-Mars avec qui elle avait contracté un mariage clandestin. Le Roi l'oblige à épouser Uladislas IV, roi de Pologne, et Marie-Louise y consent à la condition que le mari de sa gouvernante, le marquis d'Arquien soit nommé « duc et pair ». Le roi devine les motifs de cette condition : les deux demoiselles d'Arquien sont, en réalité, les filles de Marie-Louise et de Cinq-Mars. Arrivée en Pologne, la fiancée du roi est avertie par le marquis de Béthune d'une lettre du marquis de Boisdauphin où celui-ci informe le roi de Pologne du passé de sa future. Marie-Louise réussit à se disculper grâce à sa seconde fille qui consent à accepter des mains du roi un époux septuagénaire qu'Uladislas lui propose pour mettre à l'épreuve le

1. *Megtörtént regék* (Contes vrais), t. LXI de l'éd. nationale.

2. Actuellement dans le volume XXXV de l'éd. nationale : *Szélcsend alatt. — Életből ellve* (Pendant le calme, — D'après nature).

3. Elle a paru dans l'année 1878 de l'*Ústökös*, pour être recueillie plus tard dans le t. LVIII de l'éd. nationale. Cf. l'article MAHADI du Dictionnaire, (t. IV, p. 80).

« sentiment maternel ». L'autre fille de la reine épouse le marquis de Béthune, nommé grand trésorier de Pologne. Sur le conseil du fou de cour (personnage indispensable à tout romancier romantique qui se respecte !), le roi commet, dans une lettre adressée à d'Arquien, l'erreur de l'appeler « père et duc » (c'est-à-dire oiseau nocturne), au lieu de « Pair et Duc »¹, ce qui fait de celui-ci la risée des courtisans, — d'autant plus que la nomination promise n'arrive toujours pas... Et Jókai qui, en sa qualité d'écrivain, professe la doctrine de Scribe et de Dumas sur les « petites causes engendrant les grands effets »², insiste sur la circonstance que les fautes d'orthographe du roi de Pologne contribuèrent puissamment à animer les Français de Pologne contre le roi de France qui semblait se moquer d'eux et de leur Duc.

Après la mort du roi Uladislas, Marie-Louise de Gonzague épouse le frère et successeur du roi, Casimir V³. A partir de ce moment⁴, Jókai transpose dans le ton du roman l'*Histoire de Pologne*, par Salvandy, dont le titre est noté sur un de ses carnets. La mort de Marie-Louise lui permet de broder sur la devise commune à cette reine et à Cinq-Mars : *Ergo moriendum*⁵... Le récit du mariage de Sobieski avec Marie-Casimir d'Arquien⁶ et de l'élection de Sobieski au trône de Pologne amène celui de la mission de Gravel⁷, envoyé par Louis XIV pour étudier sur les lieux la conduite du marquis de Béthune et de la reine, favorables à la cour de Vienne plutôt qu'à celle de Versailles. Cependant, Gravel devient amoureux de la marquise de Béthune, et son rival, l'aventurier italien Sardis s'empare de ses lettres adressées à la grande-trésorière. Les ennemis de Gravel saisissent cette

1. Quoique la plupart des données de cette chronique scandaleuse soient fournies par les divers articles du Dictionnaire, respectivement par l'*Histoire de Pologne*, de Salvandy, nous ne serions pas trop étonnés, si l'on nous prouvait que ce calembour était de l'invention de Jókai, grand amateur de tours de force « linguistiques ».

2. Cf. notre étude citée sur *Jókai et la France*.

3. L'inclination de ce prince pour sa belle-sœur aurait été de vieille date, à en croire Jókai qui attribue à Casimir une aventure où le Dictionnaire ne fait figurer qu'un « jeune Marquis Italien ». Cp. Jókai, t. XXXVI, pp. 219-223, avec *Dict.*, t. I, p. 407, art. БОИСЛАВЪИХЪ. Le nom d'*Actéon* mentionné dans chacun des deux textes finira par nous convaincre de la nécessité de leur rapprochement.

4. Dès le chapitre XIII.

5. Mentionnée dans un des articles servant de base au roman en question.

6. Seconde fille de Marie-Louise, veuve de Radziwil.

7. Voy. l'article GRAVEL, t. III, pp. 95-97 du Dictionnaire.

occasion pour faire avorter sa mission et, en faisant soupçonner que ces lettres sont en réalité adressées à la reine et non à sa sœur, ils réussissent à le faire expulser du royaume. M. de Gravel échappe avec beaucoup de peine aux assassins posés en embuscade sur sa route... Pour extraire les lettres de leur cachette, Sardis s'est servi d'un cheveu de la marquise ¹. Ce *cheveu de femme* (« petite cause ») a ruiné l'influence française à Varsovie, anéanti les espérances de la dynastie hongroise de Tököly, alliée de la France, et amené Sobieski devant Vienne (« grand effet »).

Voilà, en peu de mois, la chronique romanesque dont les données sont empruntées aux articles suivants du Dictionnaire :

BOISDAUPHIN (t. I, pp. 405-407) : la lettre pleine d'indiscrétions et de médisances, adressée au roi de Pologne ; — les relations de Marie-Louise avec la famille d'Arquien ; — abdication de Casimir V et sa retraite dans l'abbaye de Saint-Germain-les-Prés, etc.

LÉOPOLD I^{er} (t. III, pp. 493-494) : premier mariage de Marie-Casimir de la Grange-d'Arquien avec Jacob Radzewil ; — motifs de son animosité contre la France, le brevet de « Duc et Pair » ; — combinaison franco-hongroise, etc.

GRAVEL (t. III, pp. 95-99) : mariage de l'autre fille du marquis d'Arquien avec le marquis de Béthune ; — le brevet de « Duc et Pair » ; — politique germanophile de la reine française de Pologne ; — la mission de Gravel manquée, sa fuite, etc.

L'HOSPITAL (t. III, pp. 502-505) : la maréchale de l'Hospital conquiert le cœur du roi Casimir, à Paris ², etc.

Où Jókai a-t-il « pêché » la première idée de cette histoire ? Quel hasard lui a ouvert le livre des *Anecdotes* à la page consacrée aux Gonzague et aux d'Arquien ? La réponse devient aisée quand on se rappelle cette *Julie de Gonzague* pour l'amour de qui Jókai a fait un de ses derniers emprunts au Dictionnaire, en 1874. Son histoire y occupe la page 54 du tome III. Il suffit de tourner la feuille pour avoir sous les yeux, à la page 56, le début de l'article sur un autre GONZAGUE, *Ludovic* de nom, dont la femme, Henriette de Clèves, est la véritable héroïne d'une aventure terrible et mystérieuse. *La Mole* et *Coconas*, favoris du duc d'Alençon, furent accusés d'avoir voulu engager le duc à se mettre

1. Selon le Dictionnaire (t. III, p. 97), ce fut la Trésorière qui a livré au beau et perfide Sardis les lettres de son rival.

2. Cf. une allusion de Jókai, roman cité, p. 264.

à la tête des huguenots. On a trouvé dans la cassette de La Mole une figure de cire dont le cœur était transpercé à coups d'aiguille. Cette figure, ouvrage de *Cosme Ruggieri*, fameux magicien italien, aurait été « faite contre la vie du Roi ». Coconas, de son côté, a racheté, dans la nuit de la Saint-Barthélemy, une trentaine de huguenots pour les poignarder de sa main. Les accusés furent jugés, condamnés et décapités. Leurs prétendues protectrices, la duchesse de Nevers et la reine de Navarre « allèrent enlever leurs têtes » pour les faire embaumer¹. « Un titre que l'on trouve dans la bibliothèque de Madame de Montpensier, vient encore à l'appui du fait. *La manière d'arpenter brièvement les prés, par Madame de Nevers*. Ce titre a vraisemblablement rapport à l'enlèvement de la tête de Coconas, qui était peut-être exposée dans une prairie, — ou à quelque partie galante dans laquelle la Duchesse fut surprise, et d'où elle se sauva promptement à travers une prairie² ».

Or, cet épisode a inspiré les premiers chapitres³ du roman qui nous occupe. Une fois son attention éveillée, Jókai dut se mettre à chercher d'autres renseignements sur cette étrange famille. Ces renseignements, formant des articles *reliés entre eux par de nombreux renvois*, nous ont valu un roman historique sur la politique polonaise de la France au xvii^e siècle.

* * *

L'affaire SELNITZ offre maints points de contact avec la donnée du *Baron des Tziganes* (« Czigánybáró », 1883, 1885), l'un des romans les plus connus de notre auteur, grâce surtout à l'opérette de Johann Strauss, qui en est tirée. « Sur la fin de la guerre de Sept Ans », relate notre Dictionnaire (t. V, pp. 262-267), « le Baron de Selnitz, gentilhomme hongrois fut fait prisonnier par les Prussiens, et envoyé à Magdebourg. Pour adoucir l'ennui de sa captivité, il chercha à s'en venger sur les cœurs des belles Magdebourgeoises. Il avait laissé dans ses terres une épouse jeune et sensible,

1. Selon un autre article (BOISDAUPHIN, t. I, p. 407), la duchesse de Nevers garda la tête de Coconas « longtemps dans l'armoire d'un cabinet, derrière son lit ». Cp. Jókai, roman cité, pp. 187-188. — Cf. encore l'article HENRI IV (*Dict.*, III, pp. 223-224).

2. Cette remarque se retrouve dans le roman de Jókai, p. 188. Chap. II à IV.

qui l'aimait uniquement ; mais on conçoit qu'il garda le silence sur cette particularité. » L'étourdi alla plus loin qu'il n'en avait l'intention, et il finit par épouser la comtesse de Burgheim. A quelque temps de là, un échange de prisonniers rendit la liberté à Selnitz qui, cette fois, fut obligé de prendre la clé des champs, après avoir expliqué, dans un billet, les motifs de sa fuite. Arrivé à Vienne, il fut bientôt rejoint par sa première femme qui « se hâta d'accourir dans ses bras. Cet excès d'empressement le contraria bien un peu ; mais insensiblement la tendresse de cette aimable personne captiva sa légèreté, et son cœur se rouvrit aux impressions du premier amour. *Anastasia de Murz*, c'était son nom, descendait d'une de ces familles nobles, mais indigentes, dont il y a un si grand nombre en Hongrie. Son âme appartenait tout entière à l'homme qui, élevé au-dessus d'elle par ses richesses, avait garanti sa beauté et sa vertu du danger de l'abaissement et du malheur. »

La seconde femme du Baron n'en prit pas son parti aussi tranquillement qu'il l'avait espéré. Elle porta ses plaintes aux pieds de l'impératrice. « La bigamie paraissait clairement prouvée : le Baron fut arrêté, et la rigueur avec laquelle *Marie-Thérèse* punissait les crimes de ce genre, fit présumer qu'il subirait le châtement prévu par la loi. Il résulta de l'enquête que les droits de l'une et de l'autre étaient également fondés ; mais tandis qu'on allait discuter la priorité de ceux de la première femme, celle-ci déclara que le Baron ne l'avait pas épousée, qu'elle avait vécu avec lui sur le pied d'une maîtresse, et que, s'il lui avait permis de porter son nom, c'était par un raffinement de tendresse, et pour se soustraire aux recherches de la police. Il n'y avait rien à opposer à cet aveu inattendu et volontaire : le procès finit contre toutes les apparences à l'avantage du Baron. Les Juges décidèrent que sa main appartenait à la Comtesse de *Burgheim*, et *Anastasia*, en punition de sa mauvaise conduite, fut condamnée à passer dix ans dans une maison de correction. »

Le dénouement n'est pas moins favorable que dans le cas de *Szaffi*, héroïne du *Baron des Tziganes*. *Anastasia de Murz* sera relâchée et rentrera dans ses droits grâce à l'intervention de l'honnête gardien de la maison de correction ¹.

1. Ce dernier joue un rôle analogue à celui du fou de cour de *Marie-Thérèse* en l'obligeant à signer un billet en faveur de sa protégée. Cf. encore le dîner ou la grâce royale produit son effet.

Quoique son influence soit moins évidente que celle des anecdotes ci-dessus mentionnées, l'affaire Selnitz paraît avoir fourni à Jókai quelques-uns des principaux éléments du roman de cette Grisélidis moderne, et elle a pu en fournir la première idée au romancier qui ne cessait de chercher dans les mémoires étrangers des sujets « hongrois »¹.

*
* * *

En 1886, le recueil de nouvelles intitulé *Encore un bouquet* (« Még egy csokrot ») offre au lecteur la chronique des *Derniers rois maures* (« Az utolsó mór királyok ») dans laquelle l'article ALBOHACEN du Dictionnaire² est mis à profit et complété par d'autres renseignements historiques³.

Un récit intercalé dans le roman *Trois têtes de marbre* (« Három márványfej », 1886-1887), reproduit la légende du PRIEURÉ DES DEUX AMANS⁴, près Rouen. Geneviève, fille d'un seigneur banneret⁵, est aimée de Beaudoin (*sic* !), jeune cavalier sans fortune. Indigné de cette prétention, le fier seigneur montre du doigt la colline située près de son château, et il donne son consentement à la condition que Baudoin porte sa bien-aimée jusqu'au sommet de cette colline, sans s'arrêter en route... Baudoin arrive au sommet, mais il meurt de fatigue, et Geneviève tombe inanimée sur son cadavre. Pour expier sa cruauté, le père de Geneviève fait élever sur la colline un tombeau magnifique...

L'année suivante (1888) voit une nouvelle preuve de la fidélité de l'imagination, par ailleurs volage, du romancier à son cher Dictionnaire. L'« Almanach littéraire de Mikszáth »⁶ publie l'histoire des *Femmes de Barak-Hageb* (« Barak Hageb asszonyai »)⁷, femmes aussi belles que courageuses qui battent une troupe ennemie et jettent par là les fondements de la future grandeur de leur mari⁸.

1. Cf., entre autres, le *Château sans nom* (*Névtelen Vár*) auquel nous nous proposons de consacrer une étude spéciale. Voy. encore : Jókai et la France.

2. T. I, pp. 88-92.

3. Le procédé et la qualité du mélange y sont les mêmes que dans *Un cheveu de femme*.

4. *Dict.*, t. V, pp. 83-86.

5. Jókai y voit un nom propre. Son « Seigneur de Banneret » est un « prince franc ».

6. *Mikszáth Almanachja*.

7. Réimprimée dans le volume posthume intitulé *Au-delà de l'horizon* (*Túl a láthatáron*, 1912).

8. Cf. l'article BARAK-HAGEB (*Dict.*, t. I, p. 500). -- Notons que cet article précède immédiatement celui consacré à BARBEROUSSE.

Basé sur d'autres mémoires, le roman intitulé *le Fils de Rákóczi* (« Rákóczy fia », 1891) ne fait pourtant pas exception à la règle générale. En décrivant les débauches organisées par les sociétés secrètes où le gouvernement autrichien a jeté, pour les corrompre, les enfants de Rákóczi, Jókai en vient à parler des scènes de l'Ancien Testament et de leur interprétation moderne. Et l'on devrait crier au miracle s'il ne consultait pas, à cet effet, son livre de chevet... Aussi reproduit-il en traduction hongroise ces vers rapportés par l'article ESTHER du Dictionnaire¹.

« Sous le nom d'*Aman* le cruel,
Louvois est peint au naturel,
 Et de *Vasthi* la décadence
 Nous retrace un portrait vivant
 De ce qu'a vu la Cour de France
 A la chute de *Montespan*.
 La persécution des Juifs
 De nos huguenots fugitifs
 Est une vive ressemblance :
 Et l'*Esther* qui règne aujourd'hui,
 Descend des Rois dont la puissance
 Fut leur asyle et leur appui.
 Mais pourquoi nommer *Assuérus* ?
 Notre Roi, comblé de vertus,
 N'a-t-il point calmé sa colère ?
 Je vais vous le dire en deux mots :
 Les Juifs n'eurent jamais affaire
 Aux Jésuites et aux bigots. »

« Dölyfös *Hámán* neve alatt
Louvois ír szökik, szalad
Vásthi úrnő : a kegyvesztett,
 A ki trónra hozta Esztert,
 Senki sem más mint *Montespan*.
Eszter lesz az úrnő ezlán,
 A ki maga is királyvér.
 Azért vevé el *Ahasvér*.
 A zsidóknak üldözése :
 — Hugonották kergetése.
Ahasvér alatt találjuk
 A mi erényes királyunk,
Maintenon varázshatalma
 Lett a zsidó nép oltalma
 Csak egy dolog, mi nem talál
 A hajdani legendánál.
 A zsidók és jezsuiták
 Egymást meg nem károsítják. »

Les volumes parus après la mort de Jókai contiennent encore plusieurs nouvelles² empruntées aux Anecdotes historiques de l'Amour. Le *Mariage par haine* (« Házasság gyűlöletből »³) suit les péripéties de l'affaire ALLIOT⁴ qui a occupé vers 1760 la cour de Stanislas⁵ et l'opinion publique de la ville de Nancy. L'*Ordalie* (« Ordália ») raconte l'histoire de la dame de *Carouge*, cette nouvelle *Lucrece*, vengée par son mari dans un duel judiciaire⁶. Enfin, le même volume posthume⁷ contient une curieuse étude intitulée *l'Histoire*

1. T. II, p. 420.

2. Ecrites à des époques différentes.

3. Dans le volume *Van még új a nap alatt* (Il y a pourtant du nouveau sous le soleil, 1912).

4. Relatée dans le Dictionnaire, t. I, pp. 111-117.

5. L'influence du texte original se manifeste jusque dans la graphie *Sztaniszló*, au lieu de *Staniszló*.

6. Jókai a modifié sa donnée. — Pour le « coup de Jarnac », cf. l'article *JARNAC* (t. III, pp. 546-548).

7. *Túl a láthatáron*.

véritable de la Dame aux camélias (« A kaméliás hölgy igaz története »). C'est la biographie de M^{lle} GAUTHIER¹, actrice du Théâtre-Français dès 1716 :

« Elle était grande, bien faite, avait beaucoup de fraîcheur, et était d'un caractère violent. Elle était d'une force prodigieuse pour une femme... Le Maréchal de Saxe, à qui elle avait fait un défi, et qui, à la vérité, l'emporta sur elle à la lutte au poignet, disait que, de tous ceux qui avaient voulu s'essayer contre lui, il n'y en avait guère qui lui eussent résisté aussi longtemps qu'elle. Elle roulait une assiette d'argent comme une oublie... Elle n'avait eu véritablement d'amour »... que « pour *Quinault-Dufresne*, son camarade à la comédie, de la figure la plus noble... Mademoiselle *Gauthier*, en devenant chaque jour plus passionnée, voulut épouser son amant. Il parut d'abord y consentir ; mais s'étant refroidi autant qu'elle s'était enflammée, il ne voulut plus entendre parler de mariage. Alors cette femme si violente et si absolue, tant qu'elle n'avait pas vraiment aimé, tomba dans l'abattement et la mélancolie. Dégoutée du monde et de ses plaisirs, elle prit la ferme résolution d'y renoncer pour toujours... Après avoir été pensionnaire chez les Ursulines de Pondeveaux... elle passa au couvent des Carmélites de Lyon, où elle prit l'habit et fit ses vœux... An 1750. »

*
* * *

Nous n'avons certes pas épuisé la riche matière² qui nous a séduit après avoir si souvent séduit ce fin expert en récits et en légendes que fut Maurice JÓKAI. Nous n'avons pas assez fermé le poing pour qu'il ne reste pas sur notre route des pierres plus ou moins précieuses, dignes de tenter les historiens de la littérature hongroise et les spécialistes des relations intellectuelles franco-hongroises. Bien que ce ne soient pas les « grands romans » de JÓkai qui aient bénéficié des emprunts faits au Dictionnaire, ceux-ci peuvent rendre aux *jókaiistes* des services essentiels. Ayant exercé pendant un demi-siècle une influence profonde sur la direction de sa fantaisie autant que sur sa manière d'envisager les passions humaines, ils ont contribué à développer en lui une philosophie de l'histoire plutôt poétique et épique (culte des grands exemples individuels), favorable au causalisme individualiste (les petits faits personnels l'emportent sur les

1. Dictionnaire, t. III, pp. 557-558.

2. Notons, entre autres, l'histoire de BAUDOIN DE FLANDRES dans les *Contes de la Grand'mère* (*Nagymana meséi*).

grands mouvements collectifs) et au mysticisme (fatalisme historique).

S'il finit par arriver au grand roman romantico-réaliste de Victor Hugo, Jókai le doit, entre autres, à sa carrière semée d'anecdotes et de mémoires. Pour contre-balancer l'esprit de généralisation caractéristique des classiques, les romantiques ont « découvert » l'anecdote, le fait divers, l'article de dictionnaire. Tout le drame romantique, toutes les Orientales, tout le pittoresque et toute la « couleur locale »¹, tout l'édifice du romantisme français s'appuie, comme sur des épaules d'atlante, sur les énormes volumes des dictionnaires historiques, des mémoires et des relations de voyage. Humble statue courbée, le XVIII^e siècle supporte et rend possible le XIX^e.

(Université de Debrecen).

János HANKISS.

1. Dans un très grand nombre de cas, les scènes orientales, américaines, africaines de Jókai ont pour inspiration le *Dictionnaire de l'Amour*.